

SINDBAD LE MARIN ¹

ou l'enseignement d'un être accompli à l'un de ses semblables encore en friches

à Soumia Ben Rochd du Maroc,
Geneviève Guenette du Québec,
Oriane Papin, Audrey Daniel, Aurélie Davoust,
Jean-Louis-Therasse, Gilles Moindrot de France.

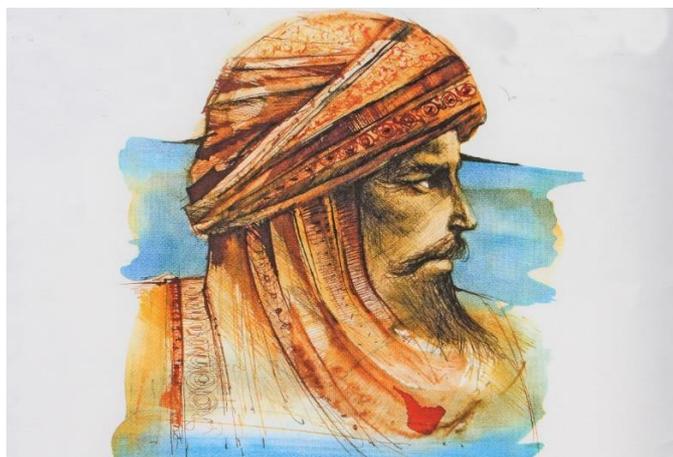


Illustration de Christophe Rouil, 1ère édition, Livre de poche jeunesse 1993

Meilleures évaluations de France

 Amotspassant

★★★★★ Pépite

Commenté en France le 17 mars 2019

Achat vérifié

Cassabois, sacré poète!! Chacun de ses livres est un trésor... son écriture ouvre des degrés de lecture insoupçonnés... lire en suivant son bijou sur gilgamesh...

Cet écho de mon travail formulé par un lecteur inconnu, tout comme les échos des lecteurs qui m'écrivent, loin du cirque médiatico-littéraire et de ses bateleurs, sont autant de lumières dans ma nuit.



— Existe-t-il une raison pour que Sindbad et Hindbad portent presque le même nom ?

Première question ! Je viens d'arriver dans une classe de CM2. Les enfants ont lu Sindbad et, sans perdre un instant, me prouvent que je suis tombé sur un gisement de vrais lecteurs.

— Oui, il existe une raison, je réponds, direct. Parce que comme leurs noms l'indiquent, ils se ressemblent... mais jusqu'à un certain point. Une différence qui les empêche d'être tout à fait identiques. Différence tellement importante qu'elle est le prétexte de cette histoire.

¹ *Marin*, dans le conte, n'est pas synonyme de matelot, mais nous indique le moyen d'investigation choisi par Sindbad pour parvenir à la maîtrise de lui-même. Il a affronté la *mer* de sa vie ! Il aurait pu choisir d'autres modes d'exploration et devenir par exemple Sindbad le *terrien*, l'*aéronaute*, le *galactique*...

Je prends alors la classe en mains et j'inverse les rôles. C'est moi qui pose les questions et je reviens au début du conte.

— Commençons par Sindbad. Quand on fait sa connaissance, dans quel état d'esprit se trouve-t-il ?

Et ça démarre sur les chapeaux de roues. Une forêt de doigts se dresse. Tous veulent parler. Je n'ai pas d'autre ressource que de passer en mode mitraillette. Questions... réponses ici, réponses là.

— Il est désespéré ! Pourquoi ? Il n'a plus rien. Pourquoi ? Il était riche et il a tout dépensé ! Et cette richesse, d'où venait-elle ? Il l'avait gagnée en travaillant ? Non, c'était celle de ses parents et il avait hérité ! Où habite-t-il ? À Bagdad ! Que fait-il dans la vie ? Il voyage !

Je respire. Je les regarde en hochant la tête et je souris. Les enfants sourient aussi, contents, visiblement. Ils attendent que je remette la balle en jeu pour la faire circuler, et je poursuis.

— Hindbad, maintenant. Quel est son état d'esprit ?

— Il est désespéré ! Pourquoi ? Il est pauvre ! Il est jaloux aussi ! De qui ? De Sindbad, parce qu'il est riche ! Où vit Hindbad ? À Bagdad ! Est-ce qu'il voyage lui aussi ? Non, il reste à Bagdad. Il est *portefaix*, précisent plusieurs enfants.

Je note qu'ils reprennent ce mot ancien que j'ai utilisé, avec un air de complicité ² manifeste. Puis je résume. Dans la vie des deux personnages, un point commun se détache : la pauvreté, et une différence : l'un voyage au loin, affronte des dangers, l'autre ne quitte pas son port d'attache et ne court aucun risque.

Voilà de quoi répondre à la première question sur ces noms, identiques ³ à une lettre près. Une lettre pourvue d'une densité prodigieuse puisqu'elle synthétise deux destins radicalement différents, celui de Sindbad, acteur trépidant de sa vie, et celui d'Hindbad qui attend que la chance le favorise.

À ce point de l'échange, j'ouvre une parenthèse pour signaler la force vibratoire des sons qui composent un nom. Cette vibration renferme une vie, révèle une personnalité, et il arrive que la déformation d'un patronyme, maladroite ou railleuse, constitue, pour ceux qui la subissent, une atteinte mal vécue. Leur nom déformé sonne faux.

Dans les contes ou les mythes, le moindre détail contribue à l'élaboration d'un sens. Ces textes anciens, dont on ignore les auteurs, sont littéralement des émanations du temps, d'une civilisation. Ils foisonnent de symboles qu'il est nécessaire de débusquer et d'interpréter. Ils sont autant d'indices qui, en s'assemblant, nous

² Cette complicité à l'égard de mots peu usités que les enfants s'approprient avec gourmandise, je l'ai rencontrée pour la première fois dans une grande section de maternelle, avec des élèves qui réutilisaient des mots rares que je leur avais appris l'année précédente (et qu'ils avaient assimilés), pour les besoins d'une histoire que je les aidais à inventer. La complexité est le chemin vers une complicité *savante* et ce, dès la maternelle ! Pour s'en persuader, il suffit d'aller sur place, nanti de principes exigeants. La tendance actuelle a hélas choisi de simplifier en nivelant par le bas. C'est ainsi que, sous prétexte d'égalité, les idéologues démissionnaires prétendent définir la règle pour tous en s'alignant sur le plus ignorant ! Et il en va de langue française comme de tant d'autres secteurs de la société.

³ Cette similitude est propre à la version française, à partir de laquelle j'ai travaillé, établie par Antoine Galland au XVIII^e siècle. Dans la version arabe, nous avons affaire à *Sindbad le marin* et *Sindbad le porteur* (merci Soumia). Si j'avais su cela à l'époque où j'écrivais, cela n'aurait pas donné tout à fait le même livre. Je ne le regrette aucunement.

révèlent une voix non écrite, cohérente, qui fredonne en sourdine une histoire parallèle à celle qui court sur le papier.

Cette parenthèse refermée, l'analyse s'enchaîne ensuite naturellement avec ces élèves qui connaissent leur Sindbad sur le bout du pouce. L'instit⁴ a fait un travail d'anthologie. Cet échange est un plaisir et je poursuis en alternant le jeu des questions-réponses et des récapitulations.

— Sept voyages, sept épreuves, sept étapes de la vie du voyageur. Sindbad frôle la mort à chacun de ses périples, mais il en ressort toujours humainement enrichi : découverte de pays et de peuples inconnus, de cultures, de traditions, de savoir-faire nouveaux qui se traduisent dans le langage du conte par un enrichissement matériel : or, pierres, bois, étoffes précieuses, objets rares, bijoux...

Ces trésors représentent la gratification offerte au héros qui a su vaincre les obstacles. Le conte, alors, cesse d'être une fantasmagorie pour devenir une authentique leçon de vie, moulée dans une forme qui lui a fait traverser les siècles.

Leçon de vie ? On peut en dire autant de la plupart des contes, objecterez-vous. Sauf qu'ici, le parcours est tracé avec méthode. J'y viens juste après avoir décrit le schéma narratif.



Une Baghala de taille modeste pourvue d'un château arrière p. 139

⁴ Cette rencontre se déroulait à l'école Pierre Semard de Saint-Pierre-des-Corps, avant l'époque Jospin, quand il y avait encore des instits. Celui dont je parle s'appelait Gilles Moindrot. Je ne l'ai vu qu'une fois. Je ne l'oublierai jamais.

LES VOYAGES

« L'île, à laquelle on ne parvient qu'à l'issue d'une navigation ou d'un vol, est par excellence le symbole d'un centre spirituel, et plus précisément du centre spirituel primordial. »

Dictionnaire des symboles (île)



Les voyages sont tous construits sur le même **schéma narratif**.

1/ Sindbad prend la mer. La navigation se déroule sans encombre, lorsqu'un événement l'interrompt : escale de ravitaillement, tempête, attaque de pirates, courant irrésistible... Ces incidents de parcours, pour dramatiques qu'ils soient, ne sont pas les catastrophes majeures destinées à faire trembler le héros sur ses bases. Ils constituent une simple marche d'approche qui permet de couper Sindbad de ses compagnons, afin qu'il se retrouve seul, face à l'obstacle. Dans certains voyages, l'isolement est brutal, dans d'autres il se fait par des rebondissements successifs.

2/ L'affrontement a toujours lieu dans une île, lieu clos, pareil à un ring ou à un stade, un lieu de lutte, de compétition. Celui qui aborde cette île est donc confronté à une épreuve taillée sur mesure pour lui. Elle s'en prend à son énergie vitale, capable de « *faire voler en éclats son parement de briques* », comme dit l'Épopée de Gilgamesh, et il doit lui faire face avec ses propres ressources. Il ne peut donc en sortir que régénéré ou anéanti.

3/ Le combat terminé, Sindbad atteint une seconde île où il est accueilli, intégré et honoré. C'est là qu'il reçoit le prix de ses efforts.

4/ Enfin, la nostalgie le saisit et il regagne son pays.

Le retour à Bagdad est aussi paisible que l'aller a été mouvementé, sauf pour le septième voyage dont la structure est inversée. Je l'évoquerai plus loin.



Une seconde rafale fracassa le grand mât p.108
ill.de Gustave Doré

Il suffit d'énoncer un principe général, pour qu'aussitôt les exceptions affluent. Le conte n'échappe pas à cette

règle et je pose alors une question aux enfants.

— N’y a-t-il pas un voyage qui ne ressemble pas aux autres ?

La question est difficile, elle ne contient pas la réponse. Il en faut de temps en temps. Les enfants se regardent, dubitatifs. Je précise, alors :

— Cherchez du côté des épreuves subies par Sindbad.

Toujours pas de réactions. Les enfants réfléchissent. Je les aide.

— Pensez au **premier voyage**. Après avoir nagé pendant des heures, Sindbad parvient sur une île. Que s’y passe-t-il ?

Je leur mets le nez sur le mystère. Normal, on passe dessus sans le voir. Les yeux s’allument aussitôt.

— Ah oui ! La jument du roi Mirhage est fécondée par un cheval marin.



Ils criaient, tapaient sur des plateaux de cuivre p.31
ill. de Christophe Rouil

Ils me sortent la réponse tout de go. J’enchaîne :

— Est-ce que Sindbad est concerné personnellement, comme dans les voyages suivants ? Court-il un danger ?

— Ben non, justement.

Ils l’avaient remarqué. Alors, sans m’attarder davantage, on se met à parler saillie, fécondations, in vitro, in vivo et des conséquences habituelles de l’événement. Lesquelles ?

— Un poulain ! Un enfant !

— Oui, mais avant l’accouchement.

On entre dans le détail de la grossesse, l’œuf, la nidification, on évoque les mammifères, les oiseaux, et je poursuis :

— Alors, quelle étape du développement suit la fécondation, normalement ?

— Un œuf.

— Oui, c’est bien. Continuez, pensez à la suite.

— Maître, maître ! Ça y est, j’ai trouvé ! J’ai trouvé !

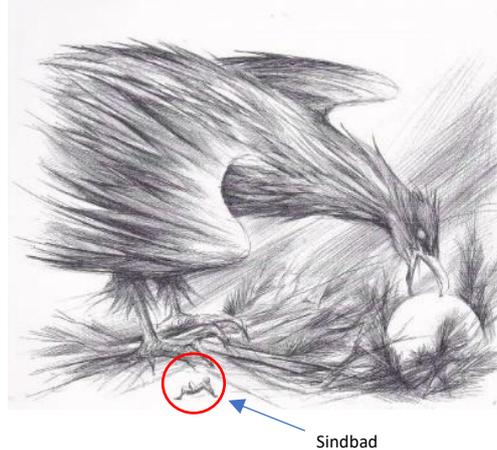
Dix doigts se lèvent, en tirant vers le plafond dix gamins, comme suspendus à la ligne d’un pêcheur invisible.

— Dans le **deuxième voyage**, maître, l’œuf du Roc !

Maître ! Ils m'ont déjà assimilé à leur instituteur... Et je les découvre aussi frémissants que je l'étais, quand, après une multitude de lectures, j'avais enfin découvert la fonction de cet œuf, habilement camouflé dans le récit par un narrateur génial. L'impression de tomber sur un diamant.

Ils sont près du but. Je ne les lâche pas.

— Oui, et alors quoi, l'œuf du Roc ?



Frôlé par les couteaux tranchants de ses griffes p.59
ill. Christophe Rouil

Et je les conduis de questions en réponses jusqu'au cœur de l'énigme, au moment où Sindbad comprend qu'il se trouve dans le nid du Roc, qu'il va donc être littéralement couvé en même temps que l'œuf, donnant par la même occasion un sens à la fécondation de la jument.

Au commencement du conte, Sindbad qui a accepté le défi de la partance, assiste donc à sa propre conception qui nous amène en toute logique, et lui avec nous, à l'étape suivante : l'œuf, la couvaison, la naissance.

Et j'insiste en récapitulant, car nous sommes en train de poser les fondations du conte.

Les enfants écoutent, regardent cette nouvelle histoire apparaître sous la surface du conte palimpseste. Ils sont très à l'aise avec les symboles. Ils les manient avec facilité. En m'appuyant sur mon texte, je leur montre que ces sept voyages en mer nous font suivre Sindbad aux prises avec la reconstruction de sa vie, après destruction de la précédente symbolisée par l'héritage de ses parents qu'il a dilapidé en brûlant la chandelle par les deux bouts.

Après ses deux premiers voyages, Sindbad, poussin de Roc qui a brisé sa coquille, est prêt à... quitter son nid, et c'est le Roc qui l'emporte, attaché à ses serres, vers ses premiers combats d'homme nouveau-né.

Sindbad n'a pas largué les amarres en vain.



Je perdis de vue mon île, l'océan, la terre elle-même p. 60
ill. de Nicole Baron
Les mille et une nuits - texte : JC - Nathan 1992

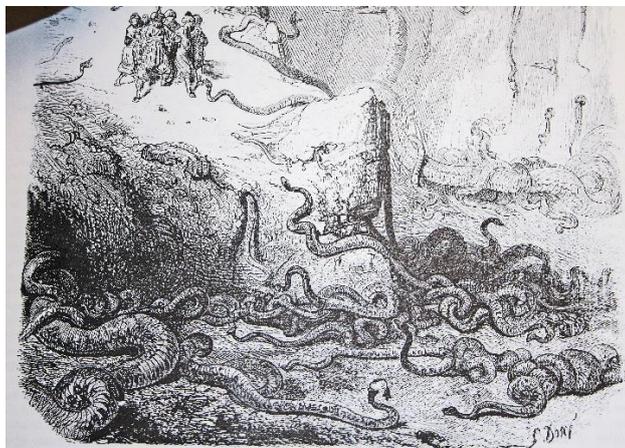
Les voyages se succèdent, chacun apportant son lot de confrontations, de terreurs, d'exhortations à persévérer, dont Sindbad parvient toujours à faire son miel, à force d'ingéniosité et d'esprit de résistance.

C'est ainsi qu'aussitôt après sa « naissance », enlevé par le Roc, il atterrit à l'attaque de sa nouvelle vie, dans une vallée encaissée, uniquement accessible par la voie des airs, grouillant de reptiles monstrueux.

Le conte se divertit à nous montrer, par des références discrètes, que les obstacles qui se présentent ne sont pas choisis au hasard, mais qu'ils correspondent aux différentes étapes de la croissance de l'être humain. Il est donc tout naturel que les serpents qui représentent, selon Jung, « *la psyché inférieure, le psychisme obscur, ce qui est rare, incompréhensible et mystérieux* ⁵ » attendent le héros dès ses premières expériences du monde. Naturel également qu'après avoir dominé les reptiles et donc assimilé le potentiel vital qu'ils représentent (comme Héraclès enfant étouffe les deux serpents envoyés par Héra pour savoir ce que le rejeton de Zeus a vraiment dans le ventre), Sindbad soit payé comptant... et en diamants s'il vous plaît, dont la pureté est un symbole d'achèvement.

Étonnant, n'est-ce pas, que Sindbad, après ce premier grand pas sur son chemin d'individuation, reçoive une telle promesse d'accomplissement, corroborant ainsi le sens de son cycle d'évolution qui s'accomplit en sept voyages ! Pas six (nous verrons pourquoi), pas huit non plus, mais sept, le nombre qui indique « *l'achèvement d'un cycle, couronné par un renouvellement positif.* »

Tiens donc ! Tout s'emboîte à merveille !



Longs comme des ruisseaux, vigoureux comme des lions p.41
ill. Gustave Doré

Lorsque je travaille sur ces vieux textes, je ne cesse d'être émerveillé par la cohérence, charpentée par les intentions maîtrisées qui les structurent. Petits cailloux blancs dispersés par nos lointains ancêtres en des indices discrets, presque pudiques, ils se dévoilent comme à regret, avec parcimonie. Ils invitent au silence, à la méditation, à ce rêve, que Gaston Bachelard célébrait chez les « *rêveurs de chandelle.* » Se taire devant la profondeur d'un détail abandonné sous nos yeux comme par jeu...

Récrire Sindbad a été ma première expérience forte de ce type. Gilgamesh l'a suivi et pas mal d'autres.

⁵ Dictionnaire des symboles (serpent).

Le **deuxième voyage** se prolonge dans le **troisième**, puis le **quatrième**, au cours desquels le héros, pour échapper aux multiples dangers qui l'attendent, doit lutter avec rage contre ses assaillants (nains, géants, anthropophages...), au risque d'être tué.

Ces homoncules et autres ébauchons, qui se succèdent du deuxième au quatrième voyage, balisent littéralement la progression de Sindbad dans sa reconstruction de lui-même. En effet, luttant contre ces assaillants, il refait symboliquement le parcours qui mène du primitif au civilisé. Il prend conscience que ces pulsions de mort et de violence, où dominant l'instinct de meute, le goût du ravage, la suprématie de la sauvagerie, l'habitent, et que sa vie s'est édifiée sur ce terreau de valeurs régressives. Désormais, il n'existe qu'un moyen radical de les neutraliser : d'abord les reconnaître comme composant de l'argile dont il est pétri, pour les assimiler et enfin s'en débarrasser.

Cette métaphore de la vie qui évolue vers une spiritualisation croissante, entre lumière et ténèbres, nous révèle, en réalité, ce que l'homme doit vaincre pour libérer sa personnalité.



Le géant le trouve à sa convenance p.81
ill. Christophe Rouil

Sindbad est arrivé à cette prise de conscience en quatre périodes, comme Héraclès avant lui, qui n'a pu vaincre le lion de Némée, l'Hydre de Lerne, le sanglier d'Érymanthe, la biche de Kérynia, les oiseaux du lac de Stymphale... qu'en découvrant qu'il les portait en lui.

Accepter cette évidence, telle est la problématique du **cinquième voyage** qui constitue un tournant dans le récit des aventures de Sindbad.

Parvenu dans une nouvelle île déserte, il y fait la rencontre d'un vieillard infirme, incapable de marcher, qui le supplie de le porter. C'est un piège. Le vieux, en effet, une fois pris en charge, s'agrippe à sa monture et l'enserme comme dans un corset de fer.

Sindbad, de voyageur qu'il était, devient ainsi... porteur. Porteur de lui-même, de son passé, de ses multiples reptations, détours, sinuosités, rétrogradations... qui aboutissent à l'ériger en homme vertical. C'est parce qu'il a

été ce porteur-là qu'il est capable de reconnaître au premier coup d'œil de quoi souffre Hindbad *le porteur* lorsqu'il se présente devant lui.

Sindbad parvient évidemment, après de multiples ruses et stratagèmes, à se défaire de son fardeau. Dans le langage habituel du conte, il tue le vieillard de la mer.

Problème résolu, au suivant !



Sur mon dos, le vieux grogne, me décoche des coups de pattes... p. 151

ill. Christophe Rouil

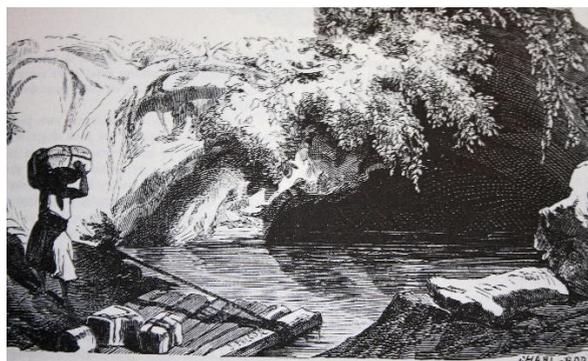
Sixième voyage.

« Vous aurez certainement du mal à comprendre, mes seigneurs, qu'après tous les dangers que j'avais affrontés, toutes les catastrophes auxquelles j'avais survécu, j'aie décidé de repartir pour la sixième fois. »

(Sindbad le marin, JC, p. 163)

Dans ce sixième voyage, aucune des péripéties connues. Plus de sauvages, plus de serpents, de Roc, ni de géants. Le navire qui transporte Sindbad est la proie d'un courant irrésistible qui le pousse vers une île sinistre, jonchée d'épaves et de squelettes, où il s'échoue. Aucune possibilité d'évasion, la mer ramenant toujours ceux qui tentent de s'échapper à leur point de départ. Les naufragés, voués à une mort inéluctable, finissent par disparaître les uns après les autres, laissant Sindbad, seul survivant selon la règle narrative, face à une épreuve à sa mesure : une rivière qui disparaît dans la bouche sombre d'une grotte. Est-ce une issue ? Un piège ? Faut-il s'y risquer ? Il n'y a qu'un moyen de le savoir, explorer, affronter.

Sindbad se construit alors un radeau (le bois des épaves en offre à foison), rassemble le reste des vivres abandonnés par les derniers mourants, puis se laisse emporter à l'aveugle par le cours d'eau.



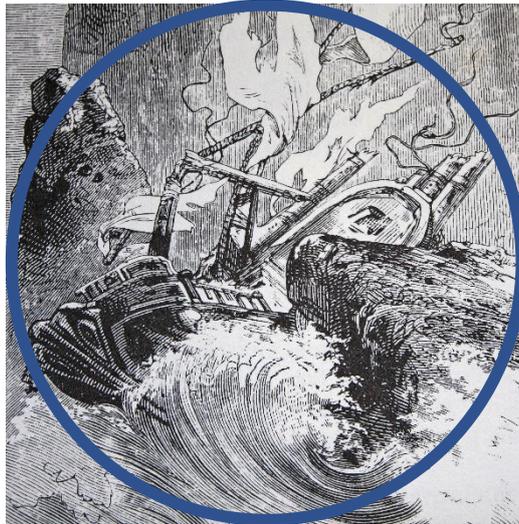
J'ajoute mes dernières réserves de nourriture p. 177

Après avoir porté et accepté le pire de lui-même, il lui reste maintenant à l'assimiler. C'est l'enjeu de cette navigation dans les ténèbres, où l'individu perd ses repères, rentrant sous la terre comme on rentre en soi, accompagné par les battements de son cœur et par ses pensées qui arrivent en masse dans un tohu-bohu de turpitudes et de cauchemars. Sindbad, revit ce qu'il a été et s'en pénètre, comme Gilgamesh l'a fait avant lui dans la traversée des Monts-Jumeaux, jusqu'à l'aveu final libérateur de tout individu qui se regarde sans biaiser : « Oui, c'est bien moi. Je m'accepte tel que je suis ! ».

Ainsi se déroule l'épreuve du noir, dernière étape de la croissance du héros, qui parachève la préparation de sa nouvelle vie dans le ventre de la terre-mère, avant d'être expulsé dans une lumière vivante. Comme Tristan, au terme de sa navigation désespérée, découvre Iseut, comme Gilgamesh après la traversée des Monts-Jumeaux atteint le jardin des arbres-à-gemmes, Sindbad, après avoir été couvé par le Roc, vient au monde dans une île extraordinaire, où chantent des oiseaux aux longues plumes : Serendib (l'île de Ceylan, aujourd'hui le Sri-Lanka),

où les musulmans situaient le... PARADIS !

Quelle aventure ⁶ !



⁶ Comme disait André Dussollier dans le film *Les Enfants du marais*.

Septième voyage

« Le nombre 7 (sheva en hébreu, mot bien proche du nom du dieu Hindou Shiva !) est symbole de changement de cycle, de mort pour une résurrection. »

Annick de Souzenelle – Le symbolisme du corps humain p. 246

Lorsqu'il retrouve enfin son pays, après un bref séjour aux sources de la vie, porteur de cadeaux offerts par le roi de Serendib au Calife de Bagdad, Sindbad se jure de ne plus jamais reprendre la mer. Mais, au point où il est parvenu après ce sixième voyage, il n'est plus libre de décider. C'est Haroun-al-Raschid, prince de Bagdad, Commandeur des croyants, qui lui demande de repartir, car il ne peut rester redevable au roi de Serendib de la générosité qu'il lui a manifestée.

Derrière ce prétexte, le conte dissimule en fait une raison plus profonde. Le Calife est à la fois chef politique et chef religieux, comme l'étaient les rois de France, capables de guérir les écrouelles, qui tenaient leur royaume de par volonté de Dieu.

Haroun-al-Raschid, en maître spirituel, connaît l'exacte position de Sindbad dans son parcours de vivant. Il sait quel travail il lui reste à accomplir et il lui dit :

« Vous êtes trop près du but pour renoncer. Six voyages ! On ne peut s'arrêter à six ! Cela ne forme pas un nombre heureux. Il faut permettre au sept de s'accomplir. Le sept, qui parachève toute transformation. Le sept, qui referme le cercle d'or de l'évolution. Si près de la perfection, Sindbad, vous ne pouvez baisser les bras ! Repartez ! insiste-t-il. »

(op. cit. p.198)

Et Sindbad obéit.

Il reprend la mer et, son ambassade terminée, rentre enfin chez lui. Sauf que le conte veille et poursuit son implacable logique pédagogique. Car pour l'instant, Sindbad n'a encore rien appris qu'il ne savait déjà, et c'est sur le chemin du retour, d'ordinaire toujours sans surprises, que l'épreuve se dresse. Des pirates attaquent le navire, capturent Sindbad et le vendent sur le marché aux esclaves.

Voici le héros au pied de sa septième face nord !

En l'escaladant, il se confronte au pire que peut affronter un homme épris de liberté : la soumission, la totale dépossession de soi, l'inféodation à un maître. L'esclave est un sous-homme, spolié de toute capacité d'initiative, coupé de tout désir, sans espoir de considération, emprisonné dans la solitude du no man's land de l'être.

Sindbad poursuit son initiation en devenant, contre son gré, chasseur d'éléphants. Il tue, il massacre, il extermine, comme William Cody, dit Buffalo Bill ⁷ l'a fait avec les bisons... De ces animaux majestueux, on ne prélevait que la langue ; les éléphants, eux, étaient chassés pour leurs dents !

⁷ Le film *The revenant*, dans lequel *Leonardo di Caprio* interprète le rôle principal, donne une vision saisissante autant qu'effroyable de ces massacres.



Lorsque les éléphants sont à portée, je décoche p. 205
ill. Christophe Rouil

Tous les grands héros ont dû passer par ce goulet, ce chas d'aiguille qui donne accès au « *Royaume* ». Héraclès, avant Sindbad, avait subi cette âpre leçon, lui, dont la totalité des Travaux était placée sous le signe de l'obéissance⁸ à la volonté de son père, Zeus ; obéissance qui a éprouvé tous les aspirants à la sagesse.

Sindbad fait merveille et cette chasse à l'éléphant se poursuit jusqu'à la confrontation majeure, où les rôles sont soudain inversés. Le chassé tient le chasseur à sa merci et provoque une grande prise de conscience !

Cet épisode est écrit et l'objet de l'étude présente n'est pas de le raconter. Je citerai simplement les mots de conclusion prononcés par Sindbad pour Hindbad.

« Le haut de la colline est évidé et forme une cuvette abritée par les crêtes. Je pénètre dans ce vallon et le découvre encombré de carcasses d'éléphants. Des milliers de carcasses de bêtes venues mourir ici depuis des siècles. Un gisement d'ivoire ! Le grand mâle m'a conduit ici, délibérément. Pourquoi ? Il lui était si facile de se venger du mal que j'avais commis ! Savait-il que s'il me tuait, un autre archer me remplacerait ? Et un autre encore, à l'infini ! Avait-il un autre but ? Lequel ? Son refus de profiter de sa force, son entêtement, face à ma violence, à opposer la paix, étaient trop évidents... »

— Saurais-tu offrir un trésor à celui qui vient te tuer, pensé-je, alors que tu peux le pulvériser ? »

(op. cit. p. 212)

Après l'absolue soumission de l'esclave, Sindbad avait encore à connaître l'expérience du pardon. Elle lui est administrée, rien d'étonnant, par l'éléphant qui, dans les traditions de l'Inde et du Thibet, est réputé porter l'univers sur son échine.

⁸ Je profite de cette occasion pour rappeler qu'à l'époque où les constellations étaient illustrées par le personnage dont elles portaient le nom, la constellation d'Hercule était représentée par un homme, pourvu d'une massue, mettant un genou à terre. Ce héros, dans l'esprit des Grecs qui ont inventé ce mythe, loin d'être un vulgaire costaud pourfendeur de bestioles, était au contraire le prototype d'un homme accompli.

HINDBAD AUDITEUR PRIVILÉGIÉ DE SINDBAD



Fais-toi porteur de toi-même p.218
ill. Christophe Rouil

Quand Sindbad voit Hindbad pour la première fois, recroquevillé sur sa colère et sa rancœur (je l'ai précisé plus haut), il comprend immédiatement qui il est et qui il peut devenir... à condition qu'il s'en donne les moyens. C'est ainsi que, non seulement il ne le punit pas d'avoir médité, mais il lui tend une perche. Il lui raconte ses voyages et les risques encourus, espérant le faire réfléchir.

Certes, chacun sait que l'expérience est une lanterne qui se porte dans le dos et qui éclaire le chemin parcouru, mais Sindbad relève un défi : éveiller son semblable, l'aider à quitter une colère improductive pour qu'il devienne enfin porteur... de lui-même.

C'est donc un enseignement que Sindbad prétend administrer à son invité ; un enseignement qui doit être suivi dans son intégralité pour avoir des chances de produire du fruit.

C'est pourquoi, lorsqu'il a terminé la narration de son premier voyage, Sindbad lance un appât à Hindbad. Il lui offre cent dinars en pièces d'or — un trésor pour le pauvre qu'il est —, en lui disant : « Reviens demain, tu en auras autant ! »

D'ordinaire c'est le spectateur qui paie sa place. Ici, c'est l'acteur.

Lors de mes premières lectures du conte, cette anomalie, dont je n'ai pas perçu le sens immédiatement, m'a intrigué. Je me suis alors souvenu du livre de Alexander Neill, *Libres enfants de Summer Hill*, dans lequel l'auteur raconte que, pour favoriser la prise de conscience d'un enfant rebelle, il lui donnait une pièce chaque fois qu'il avait un comportement de refus. Il ne le récompensait pas. Il marquait l'acte d'une pierre blanche, pratiquant de la même manière que Sindbad.

— Je te paie pour t'intriguer, lui disait-il en substance. Parce que j'espère te surprendre, te faire réfléchir et t'amener à trouver le moyen d'effacer l'obstacle qui te fait tourner en boucle. Tu es le maître de ton évolution.

Ce don de Sindbad à son auditeur ne relève pas de la générosité. C'est l'élément d'un dispositif pédagogique.

Hindbad, bien sûr, ne tarde pas à comprendre. Il s'éveille et, de ronchon qu'il était au début du conte, il devient rapidement, dans ma version, un élève assidu, auquel le maître peut dire, une fois son enseignement terminé :

« — Je t'ai porté pendant ces sept journées et aujourd'hui, te voici prêt. Prêt à cesser d'aller la tête basse, aveuglé par la poussière du sol. Prêt à regarder le monde autour de toi. Change de métier, Hindbad mon frère [...] N'hésite plus, embarque à ton tour pour les sept voyages de ta vie.⁹ » (Sindbad le marin, JC, p. 212)



Je crie, je m'agite. On m'aperçoit, on m'envoie chercher... p.132

ill Jules Pelcoq

⁹ Le conte original, traduit par Galland, propose une fin tout ce qu'il y a de banal. On y voit les deux personnages principaux se quitter bons amis sur le mode : « À la prochaine ! Passe quand tu veux, on discutera le coup ! » Aucun intérêt.

LE TEMPS DU RÉCIT

Les lecteurs l'auront constaté, le premier chapitre de mon Sindbad — je m'autorise à dire *mon* — est écrit au passé, alors que le dernier se développe au présent de l'indicatif. Il ne s'agit pas d'un caprice, mais d'une décision réfléchie destinée à souligner la métamorphose de Sindbad et à l'accompagner.

En effet, lorsqu'au terme de son septième voyage, Sindbad retrouve Bagdad, il n'est plus le même homme. Il a accompli la mutation promise à celui qui a intériorisé la force du sept. Somme du quatre — le carré, la matière —, qui représente la terre, et du trois — le triangle, l'esprit — qui représente le ciel. Sindbad a donc intégré la totalité de l'univers. Sa capacité de perception s'est dilatée. Il voit le monde, la vie, les hommes comme jamais auparavant. Il a acquis une vision multidimensionnelle qui lui permet de discerner chaque être dans une globalité qui intègre la connaissance de tous ses itinéraires passés, le cheminement de ses espérances, sans cesse affirmées, sans cesse retravaillées, ses enthousiasmes comme ses désespoirs amers, la pesanteur qui le cloue, l'ardeur qui le propulse et l'horizon de feu ou de suie qui l'attend.

Sindbad englobe le monde dans cette même vision. Il est devenu *présent* à chaque respiration. L'instant dans lequel il vit est un présent qui s'étire à l'infini. Il est une manifestation de ce fameux « *instant présent* » dont sont épris les chercheurs de sagesse quotidienne, qui l'ont appris des maîtres bouddhistes. Que le sens de cette expression se soit abâtardi au point de signifier « empiffrons-nous-pendant-qu'il-est-temps », n'est qu'un exemple parmi d'autres du recul de nos exigences !

Sindbad, quand il retrouve sa ville à la toute fin de son périple, entend la même voix que Gilgamesh, contemplant Uruk, au retour du pays de la Vie-sans-fin. Et cette voix lui dit :

« La force qui te mène est une force sûre. Dénoue la crispation de tes épaules, défais l'écheveau de ton ventre et laisse-toi porter, laisse-toi ployer.

Offre-toi à elle comme le roseau s'offre à la brise.

Tout ton travail est là, Gilgamesh : t'offrir, lui ouvrir les passages, te désencombrer toujours, de tes refus et de tes illusions.

Ecoute-là frémir dans le silence, rire dans la foule.

Ecoute aussi dans le chagrin. C'est elle, cette lourdeur qui apaise.

Apprends à la reconnaître.

Elle est puissante, mais docile. Redoutable dans la docilité. Tu la sollicites : elle vient. Tu la repousses : elle s'efface. Tu l'oublies : elle se terre.

Elle ne fera rien, jamais, que tu ne veuilles.

Quand tu l'auras appelée, non de cet appel qui fait chevroter les lèvres, mais de ce désir profond qui précède le langage ;

quand elle t'aura saisi,

alors, elle t'ouvrira la porte des étoiles pour que tu les contemples.

Et tu verras...

Toutes choses posées devant toi, comme mets sur la table d'un festin, offertes sans obstacle, pour que tu t'en nourrisses.

Tu verras sourdre l'eau première du monde et les réseaux de vie qui s'en écoulent.

Tu verras la matrice du silence à l'ouvrage, d'où naissent toutes les voix.

Tu verras l'infini des temps. Le présent et ses frontières incandescentes. Le présent qui roule, et sa lisière de passé qui se consume, et son avant-garde qui tend vers un futur en se recomposant présent.

Tu verras la vie et la mort, inséparables dans l'instant. »

(in Le roman de Gilgamesh, Jacques Cassabois, p.238.239, Albin Michel 1998)

C'est pour toutes ces raisons que j'aime le présent de l'indicatif.

Le présent est l'incarnation de la fraîcheur, de la jeunesse, de la vivacité. C'est un printemps, généreux comme le sont les torrents à la fonte des neiges. Acide, surprenant, brutal parfois de trop de vigueur. C'est un gamin espiègle et surdoué qui ne sent pas sa force. Son haleine embaume la jonquille, son rire sent l'écorce fraîche et l'aubier neuf.

Le présent de l'indicatif est exigeant. Impossible de transposer au présent un texte écrit au passé, en se contentant de modifier le temps des verbes. Il faut le récrire entièrement, sinon il boite, cahote, brinqueballe. Le présent impose sa marque, réclame un rythme particulier, un phrasé, des mots adéquats, taillés pour façonner la cadence de la nouvelle pulsation de la phrase.

Il ne tolère ni les digressions, ni les bavardages savantasses. Il ne s'attarde pas. Il bouscule, pousse à la brièveté, convoque l'élégance et la joie. Il est pareil au miel de tilleul. Lorsqu'on l'a goûté une fois, on ne peut plus s'en passer.



Le printemps, par Joséf Wilkoń

In *Les quatre fils de la terre* – texte Jacques Cassabois – ill. Joséf Wilkoń

Ed. La Farandole 1991

Totem de l'album – salon de Montreuil

Jacques Cassabois

Février 2021

Marin, dans le conte, n'est pas synonyme de matelot, mais nous indique le moyen d'investigation choisi par Sindbad pour parvenir à la maîtrise de lui-même. Il a affronté la *mer* de sa vie ! Il aurait pu choisir d'autres modes d'exploration et devenir par exemple Sindbad le *terrien*, l'*aéronaute*, le *galactique*...